

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

BON
10

Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.

A QUEL LIVRE SE RAPPORTE LE DESSIN N° 10 ?

Titre du Livre

Nom de l'Auteur

Nom du Concurrent

Adresse

LE DERNIER CONSEIL DE GUERRE INTERALLIÉ

EXCELSIOR

10^e Année. — N° 2.975. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.

Pierre Lafitte, fondateur.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02.73 — 02.75 — 15.00.

Adresse télégr. : Excel-Paris.

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

SAMEDI

11

JANVIER

1919

Voir en page 4

le 10^{me} DESSIN
de notre concours

SCÈNES DE RÉVOLUTION A BERLIN

(Photographies prises dans la capitale allemande par l'envoyé spécial d'« Excelsior »).



UNE MANIFESTATION DEVANT LA CHANCELLERIE



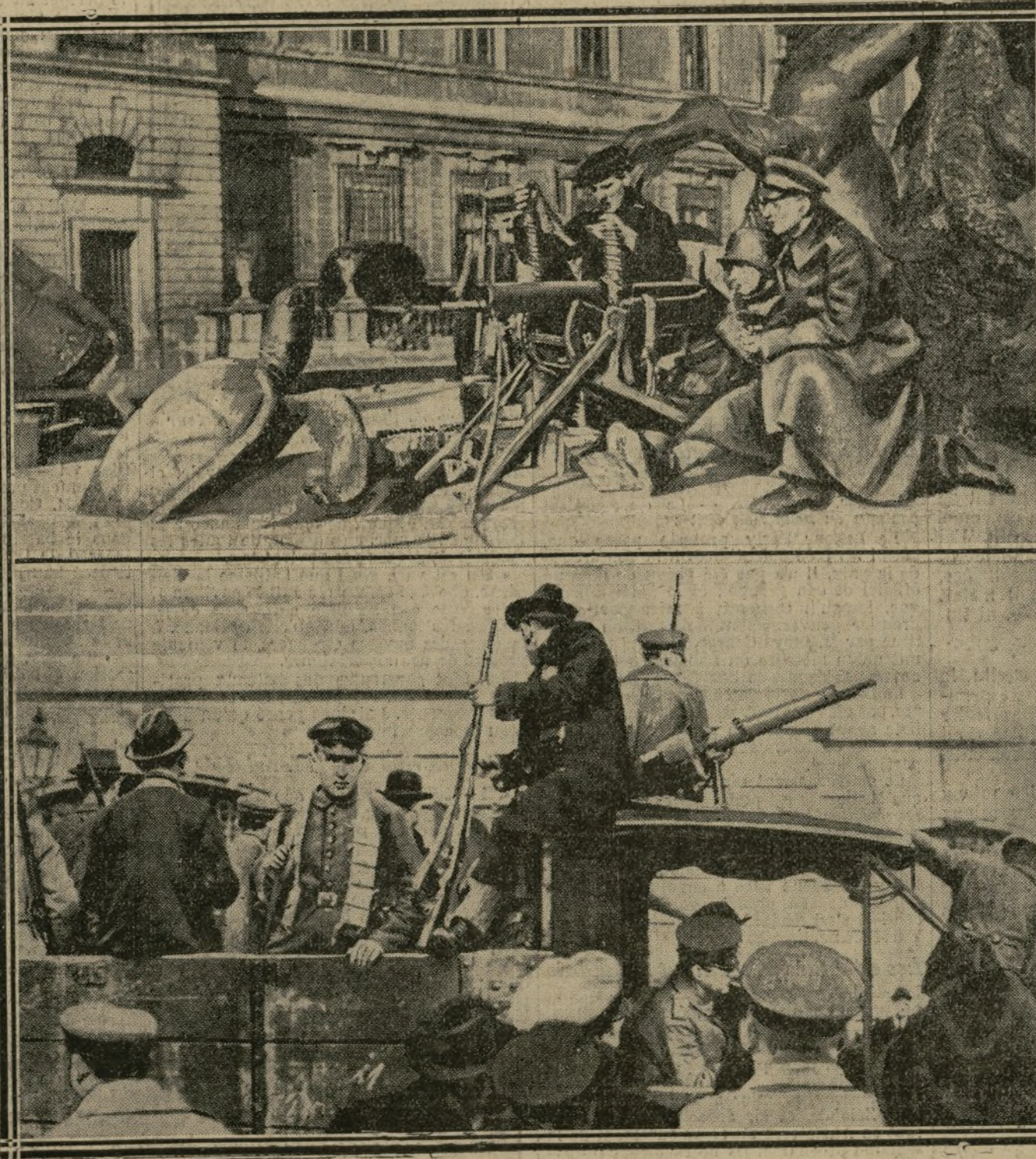
LES MINORITAIRES MASSÉS DEVANT LE DOM



LE MONUMENT DE 1870-1871 ATTEINT PAR UN OBUS



UN OBUS SUR LES ÉCURIES IMPÉRIALES



MITRAILLEURS DEVANT LE CHATEAU IMPÉRIAL. — PATROUILLE DE GARDES-ROUGES

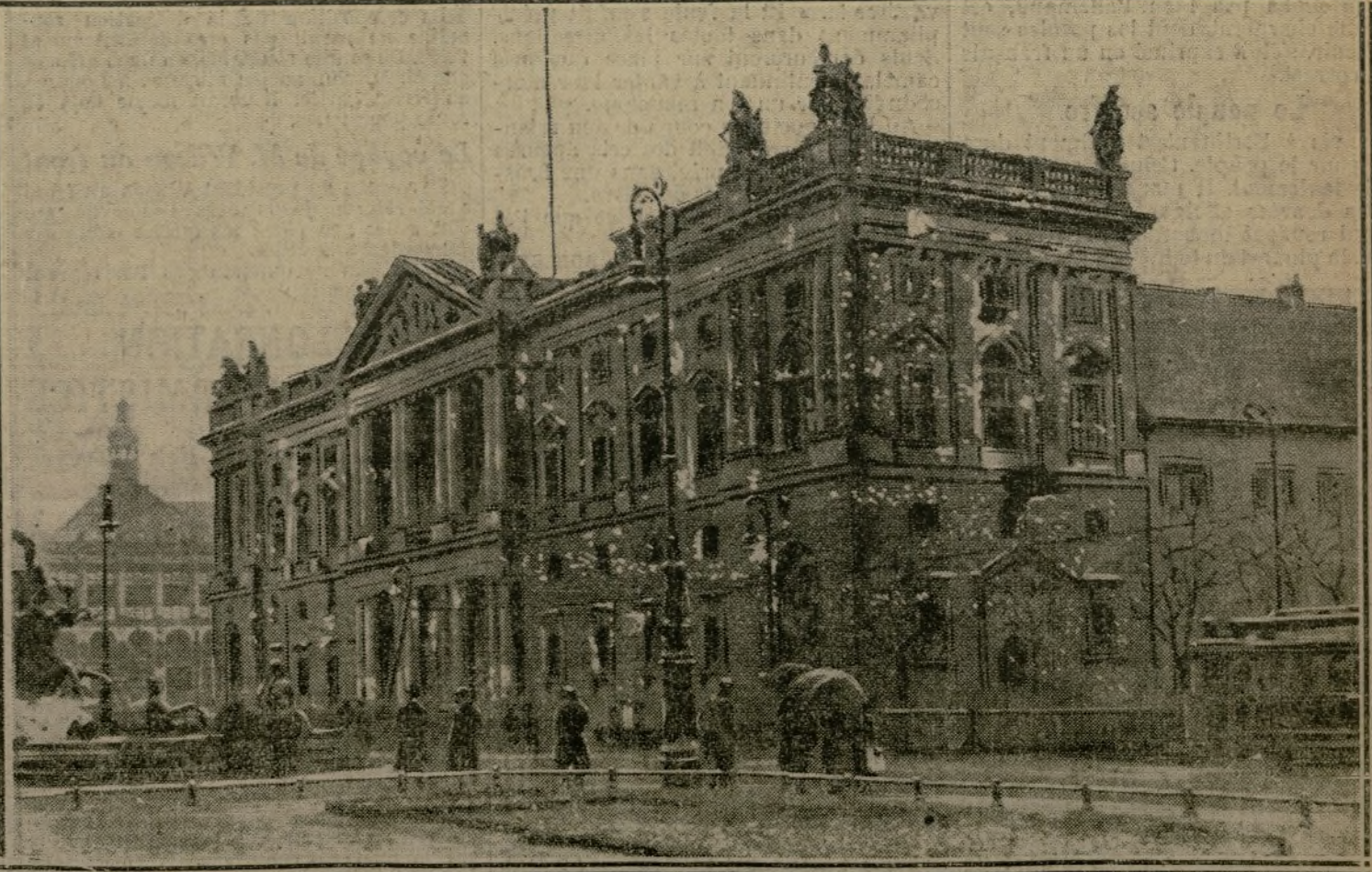


PROPAGANDISTE DANS LA FRIEDRICHSTRASSE



LA FAÇADE DU CHATEAU IMPÉRIAL RAVAGÉE PAR LES OBUS

Des troubles graves, on le sait, ont éclaté à Berlin, où les spartaciens tentent de renverser le gouvernement d'Ebert. Des mitrailleuses, des canons et des flammenwerfer ont été installés dans la capitale



LES ÉCURIES IMPÉRIALES PHOTOGRAPHIÉES LE LUNDI 6 JANVIER

prussienne, et de véritables combats de rues ont été livrés, qui firent de nombreuses victimes. Voici une série de photographies particulièrement significatives que nous adresse notre envoyé spécial.

LA VIE A BERLIN AU DÉBUT DE CE MOIS

Notre envoyé spécial dans la capitale prussienne relate qu'au début de son séjour la ville restait calme. Mais une nervosité grandissante n'a pas tardé à se manifester dans les rues, qui s'est résolue par les derniers troubles des spartaciens.

(L'ÉCRIVAIN ENVOYÉ SPÉCIAL)

BERLIN, 11 janvier. — Quand on arrive de Paris, entrer à Berlin deux mois après l'armistice ne semble pas, à première vue, une opération très facile. C'est beaucoup plus simple qu'on ne croit : il suffit de montrer, en descendant du train, son billet de chemin de fer.

A l'hôtel A... où nous nous présentons d'abord, il est impossible de se faire servir, quoi que ce soit. La grève des hôteliers et limonadiers vient d'y faire une victime. Un encaisseur-facteur a été tué, et les gardes rouges ont fort maltraité le patron. C'est notre premier contact avec la révolution dans la capitale de l'Allemagne.

Le lendemain matin je fais un tour dans les principales avenues pour y chercher une impression d'ensemble. A mon grand étonnement, je rencontre sur la fameuse allée « Unter den Linden » des soldats français en uniforme. Considérés par les passants avec une curiosité obséquieuse, ces braves poilus se promènent là aussi tranquillement que s'ils étaient chez eux. Ils appartiennent à la mission française, qui, placée sous le commandement du général Dupont, comprend quinze officiers et quinze soldats. Berlin abrite aussi des missions belge, américaine, britannique et italienne, mais de moindre importance. La mission italienne comprend toutefois un général.

Nous causons. Blagueurs comme partout et comme toujours, les soldats me disent que les Berlinoises leur réservent leurs plus gracieux sourires.

Orateurs aux carrefours

Aux carrefours, des orateurs haranguent la foule, montés sur des caisses, des brouettes ou le siège d'une voiture. Ils critiquent les hommes au pouvoir. L'un d'eux ose même crier : « A bas le gouvernement ! » à quinze pas des gardes rouges, qui l'entendent certainement.

Le soir, nous entrons au « Stenogramm Bar », près de la Morgenstrasse, un établissement où l'on danse jusqu'au jour et qui rappelle les « boîtes » de Montmartre d'avant-guerre. On nous fait le plus aimable accueil. C'est tout juste si souteurs et souteuses ne se disputent pas l'honneur de nous offrir leur table.

Sur notre demande, l'orchestre joue des sélections de Carmen, de la Tosca, et aussi des valseuses parisiennes, puis, l'un de nous ayant sifflé la Madolesse à l'oreille du pianiste, l'orchestre, après quelques tâtonnements, exécute la marche chère à nos poilus. Pour la première fois, sans doute, à Berlin, des Allemands et des Allemandes ont chanté — et de quel cœur ! — le refrain si populaire chez nous. Après, nous avons eu Sambre et Meuse. Je ne doutais pas que, dans leur désir de nous être agréables, nos voisins de table n'iraient plus loin, trop loin. Et, en effet, un gros Allemand vint, tout sourire, me demander si...

— La Marseillaise... dis-je sèchement, non, monsieur, pas ici.

Chablis à 46 marks la bouteille

Nous avons bu là du chablis, du vrai, à 46 marks la bouteille. On nous a offert aussi du champagne français, mais il fallait aller le boire ailleurs, en compagnie et à domicile.

Le lendemain, dans un autre café, qui a accepté la suppression du pourboire, j'ai noté la conversation de deux Allemands qui parlaient haut, dans l'intention évidente d'être entendus de nous :

— La France, affirmait l'un de ces messieurs, ne pourra s'accorder éternellement avec l'Angleterre. Nous laisserons le temps agir. Tôt ou tard, d'ici peu à mon avis, une querelle les séparera. Nous, nous travaillerons en silence, dans l'ombre, et quand nous verrons la France isolée, nous lui tomberons dessus avec nos 60 millions d'habitants.

Craignant sans doute que nous ne comprenions pas bien l'allemand, cet homme charmant, dont les paroles sont à retenir, s'était exprimé en un français fort correct.

Le peuple souffre

La vie à Berlin n'est vraiment dure que pour le peuple. Celui-ci souffre incontestablement. Il mange peu, et certaines denrées atteignent des prix qui les lui rendent inabordable. Il se contente, la plupart du temps, de ces fameux

« ersatz », dont quelques-uns possèdent des qualités incontestables.

Avec de l'argent, au contraire, on peut « tenir » dans d'assez bonnes conditions, et j'ai fait, dans un restaurant convenable, des repas très acceptables pour 20 marks. Dans un établissement plus luxueux, on a servi, près de nous, à des Allemands en « bombe », et à raison de 150 marks par tête, un menu que je note ici, à titre documentaire :

Traité du Rhin, filet de bœuf aux champignons et aux truffes, pommes frites, crêpes à la française, fruits glacés, vin vieux du Palatinat, château-lafitte, champagne allemand genre Veuve Clicquot, café (véritable), fine française et Cordial Médoc.

Les liqueurs sont servies au fond d'invasibles récipients de cristal, ayant la forme d'une coupe à champagne, mais pouvant contenir un litre. Le moindre cigare de vrai tabac se



LE GÉNÉRAL ITALIEN, CHIEF DE MISSION, PASSANT DEVANT LA CASERNE DE LA GARDE (Photo de notre envoyé spécial)

paie 4 francs. Les fumeurs qui ne peuvent s'offrir ce luxe doivent se contenter de l'ersatz, qui est un « tabac » obtenu avec des feuilles de saule et de frêne.

On ne voit pas dans la rue autant de vêtements en papier qu'on l'a dit, mais il est incontestable qu'on en voit. J'ai considéré, avec un certain étonnement, des robes très courtes et très décolletées, dans la confection desquelles il n'était rentré ni laine, ni coton, ni soie, ni lin.

La nervosité grandit

Au début de mon séjour à Berlin, la ville restait calme. Une nervosité grandissante n'a pas tardé à se manifester dans les rues. Les orateurs publics, dont j'ai parlé, se faisaient plus véhéments, plus haineux.

Les spartaciens, qui sont les mieux armés, les mieux équipés et les mieux outillés, semblent se complaire dans les troubles et le désordre. Les ouvriers partisans du gouvernement paraissent, au contraire, assez calmes.

On voit passer des soldats par petits groupes, et beaucoup de marins. Les marins, qui ont joué un rôle important au début de la révolution, disposent d'une grosse influence. Très fréquemment on rencontre un marin donnant le bras à deux soldats.

On me dit que, devant la Chancellerie impériale, Liebknecht, qui passait en voiture avec trois de ses amis, a été violemment pris à partie par la foule. Hué et même frappé, il s'obstinait à vouloir parler. L'arrivée précipitée de sa garde l'a tiré de ce mauvais pas.

Le dernier soir de mon séjour à Berlin, j'ai vu des spartaciens barer brusquement la Friedrichstrasse d'une haie de fusils menaçants. Un cri partit : « On va tirer !... » Et la foule s'enfuit précipitamment dans toutes les directions. Seuls demeurèrent sur place quelques camelots continuant à vanter leur marchandise sur un ton monotone.

Au loin, quelques coups de feu retentissaient. On entendait des cris apeurés de femmes et, tout près, dans une brasserie, des chansons et des rires.

Ce contraste résume bien ce que j'ai vu de la vie à Berlin.

Gustave ROLLEY.

AVANT LE CONGRES

LE DERNIER CONSEIL DE GUERRE ALLIÉ

Il se tiendra demain et fixera la liste officielle des délégués à la Conférence de la paix qui s'ouvrira lundi ou mardi.

La réunion qui se tiendra demain, à 3 heures, au quai d'Orsay, sera la dernière de la Conférence de guerre interalliée, qui avait d'ordinaire son siège à Versailles. Cette séance marquera, pour l'Entente, le passage définitif de la politique de guerre à la politique de paix.

Les chefs de gouvernement et les ministres des Affaires étrangères des puissances alliées qui composaient ce comité s'ajoutaient, cette fois, le président Wilson et M. Lansing. La liste officielle des délégués à la Conférence de la paix sera communiquée par chacun des gouvernements intéressés. Les délégués seront alors convoqués à la Conférence.

On pense que cette séance d'ouverture aura lieu lundi 13 janvier ou mardi 14.

Nous avons déjà dit que cette réunion préliminaire se passerait entre les délégués des cinq grandes puissances. Les plénipotentiaires échangeront d'abord leurs pouvoirs. Ensuite, le classement des questions à examiner sera établi.

La procédure et la marche à suivre pour chacune de ces questions seront également fixés.

C'est seulement après que ces affaires préliminaires auront été réglées que sera abordé le fond et que la Conférence commencera ses travaux.

Le départ de M. Lloyd George

LONDRES, 10 janvier. — M. Lloyd George compte partir pour Paris dès que la constitution de son ministère sera officielle, c'est-à-dire d'ici à quarante-huit heures au plus tard.

Les plénipotentiaires britanniques

LONDRES, 10 janvier. — Le correspondant parlementaire du Daily Express dit que le cabinet britannique a désigné comme plénipotentiaires à la Conférence de la paix : MM. Lloyd George, Bonar Law, Balfour, Barnes et un représentant colonial, qui sera à tour de rôle M. Hughes, sir Robert Borden ou le général Botha, selon que les questions discutées intéresseront l'un ou l'autre des Dominions que ces hommes d'Etat représentent respectivement.

Une décision importante est que les Dominions assisteront aussi à la Conférence en tant que petites nations.

Le Labour Party réclame un représentant particulier

LONDRES, 10 janvier. — Le correspondant politique du Daily Mail écrit :

Le Labour Party proteste parce que, parmi les plénipotentiaires à la Conférence de la paix, il n'a pas été prévu de délégué officiel de son groupe ; et le parti affirme que, lorsqu'il consentit à faire partie du premier gouvernement de coalition constitué par M. Lloyd George, celui-ci lui promit qu'un membre du Labour Party serait nommé délégué à la Conférence de la paix. Le Labour Party ne considère pas M. Barnes, pas plus que tout autre membre travailliste ayant accepté un portefeuille dans le nouveau cabinet, comme étant toujours du parti officiel.

Le gouvernement répond à ces doléances que M. Barnes est pleinement qualifié pour représenter le Labour Party à la Conférence et que, ayant refusé l'invitation que M. Lloyd George lui a faite de collaborer à son nouveau gouvernement, le Labour Party n'a aucun titre à envoyer un représentant de son propre groupe, alors que celui-ci s'est déclaré en opposition avec le gouvernement.

Les délégués japonais et zélandais

LONDRES, 10 janvier. — Le vicomte Chinda, ambassadeur du Japon à Londres, les attachés naval et militaire et les secrétaires de l'ambassade, partiront demain pour Paris, pour prendre part à la Conférence de la paix.

M. Massey, premier ministre de la Nouvelle-Zélande, et sir Joseph Ward arriveront en Angleterre au commencement de la semaine prochaine. Ils ne resteront probablement qu'un seul jour à Londres, avant de repartir pour Paris afin d'assister à la Conférence de la paix.

La délégation roumaine

La composition de la délégation roumaine ne paraît pas être définitivement fixée. De source roumaine, on nous affirme que M. Mischu, ancien ministre à Londres, en ferait partie. Il serait même déjà en route pour Paris.

Le voyage de M. Wilson au front

Le voyage du président Wilson au front a été retardé jusqu'après l'entrevue qui doit avoir lieu entre les quatre chefs des gouvernements alliés.

M. Wilson ne quittera pas Paris avant mardi au plus tôt.

LA PROLONGATION DE L'ARMISTICE

Une conférence aura lieu à Trèves le 14 ou le 15 janvier.

On sait que la convention d'armistice du 11 novembre a été prolongée jusqu'au 17 janvier. Ce terme étant près d'expirer, le maréchal Foch a convoqué télégraphiquement la commission allemande d'armistice à une conférence qui aurait lieu le 14 ou le 15 janvier à Trèves.

Une des questions qui se posent est de savoir si l'armistice sera prolongé pour une nouvelle période ou jusqu'à la signature des préliminaires de paix.

Cette solution aurait l'approbation des gouvernements alliés. Il est à remarquer, d'autre part, qu'à la commission de Spa les Allemands continuent à protester contre les mesures prises par le gouvernement français en Alsace-Lorraine, bien que ces mesures soient la conséquence naturelle du retour à la nation des provinces perdues.

SITUATIONS Brochure envoyée franco FIGIER, 63, rue de Rivoli, Paris

LES PROBLEMES DE DEMAIN

UN NOUVEAU TYPE DE NAVIRE DE COMMERCE

Pour intensifier le tonnage maritime, M. Emile Bertin, de l'Institut, et ancien directeur du matériel de la Marine, préconise la construction de bateaux plus larges. Il propose aussi de relier Marseille et Anvers par un canal à grand tirant d'eau.

Aux plus mauvais moments de la crise du fret, nous vîmes l'Amérique revenir, pour y remédier, aux anciens navires en bois. Plus tard, les bateaux en ciment armé furent créés.

Voici aujourd'hui que M. Emile Bertin, membre de l'Institut, propose, pour améliorer le tonnage, de modifier sensiblement la forme de nos cargos.

Ancien directeur du matériel de la Marine, puis, pendant de longues années, chef du Service technique des constructions navales, M. Bertin est particulièrement qualifié pour ce qui concerne l'architecture navale.

Le moyen qu'il préconise consiste à donner aux navires une largeur plus grande, sans en augmenter la hauteur, ce qui permettrait de faire un plus grand usage des canaux, en général, et du canal de Suez en particulier.

Nous avons demandé à M. Emile Bertin quelques précisions sur ses projets.

— C'est une très vieille histoire, nous a-t-il répondu. Constamment, on a étudié

dra bientôt impraticable à nos cargos, de plus en plus puissants.

— Quel est, actuellement, l'état de notre navigation sur fleuves et canaux ?

— Nos voies d'eau sont actuellement inaccessibles, peut-on dire, aux cargos marins. Le canal du Rhône au Rhin, par exemple, peut à peine recevoir des cargos de 300 tonnes, ce qui est dérisoire. Le fond moyen de nos canaux ne dépasse guère 2 m. 50.

— Quelle profondeur devrait avoir un canal pour porter les cargos actuels ?

— Au moins 7 mètres.

— Et pour les navires du type Henri-IV ?

— Pas plus de 5 mètres. Cela représente une différence énorme. Certes, le nouveau type étant beaucoup plus large, il sera nécessaire d'élargir sensiblement les portes d'écluse, opération relativement facile.

— La carène de votre navire ne sera plus cylindrique, mais presque plate. La stabilité n'en sera-t-elle pas compromise ?

— Cela serait à craindre si le remède n'était pas à côté du mal. La superstructure, indispensable aux paquebots comme aux cargos, est assez vaste pour donner aux passagers ou à l'équipage un logement confortable ; assez restreinte, cependant, pour laisser libre, sur les deux faces latérales et sur l'arrière, une plage basse de grande étendue, qui entre dans la mer dès que le navire est au large, et atteint une certaine amplitude — et tend à immobiliser le navire dans sa position normale.

— Pendant longtemps on a cherché à obtenir une atténuation du roulis, en diminuant la hauteur métacentrique autant que le permettait le souci de la sécurité. L'expérience a montré que de grands paquebots ainsi construits étaient souvent de grands rouleurs.

— Pour combattre le tangage et obtenir que le navire s'élève à la lame, les formes de l'arrière seules se prêtent à créer la résistance dans l'eau.

— C'est le privilège des monitors, ainsi que du Henri-IV, avec la voûte plate au-dessous et la plage au-dessus de la flottaison.

— Mais, alors, votre système, en diminuant roulis et tangage, supprime le mal de mer ?

— Pas tout à fait ; mais, certainement, dans une mesure appréciable.

— Le nouveau navire, plus large, en offrant à la résistance de l'eau une surface plus grande, ne disposera-t-il pas d'une vitesse amoindrie ?

— A priori, il semblerait devoir en être ainsi. C'est une question à étudier ; pour les grands paquebots à voyageurs, j'en tends ; car les cargos se voient de petites vitesses. Encore une fois, rien n'est absolument prouvé. Et, même, un ingénieur russe, M. Goulaïeff, m'a affirmé que, d'après des expériences exécutées par lui dans le bassin d'essais de carènes, à Petrograd, le type Henri-IV convient parfaitement aux plus grandes vitesses.

— N'avez-vous pas proposé, monsieur, la création d'un canal à grand tirant d'eau, de Marseille à Anvers, à travers la France et la Belgique ?

— Ce n'est pas un projet. C'est une suggestion qui demande à être examinée. De prime-saut, les avantages en paraissent considérables. Songez que, pour aller de Marseille à Anvers, il faut qu'un bateau contourné l'Espagne... Les frais de construction s'élevaient, approximativement, à cinq ou six milliards. On pourrait les payer avec l'indemnité de guerre de 1871, qu'il faudrait bien que les Allemands nous restituent.

— Ce canal ne serait accessible qu'au transit commercial ?

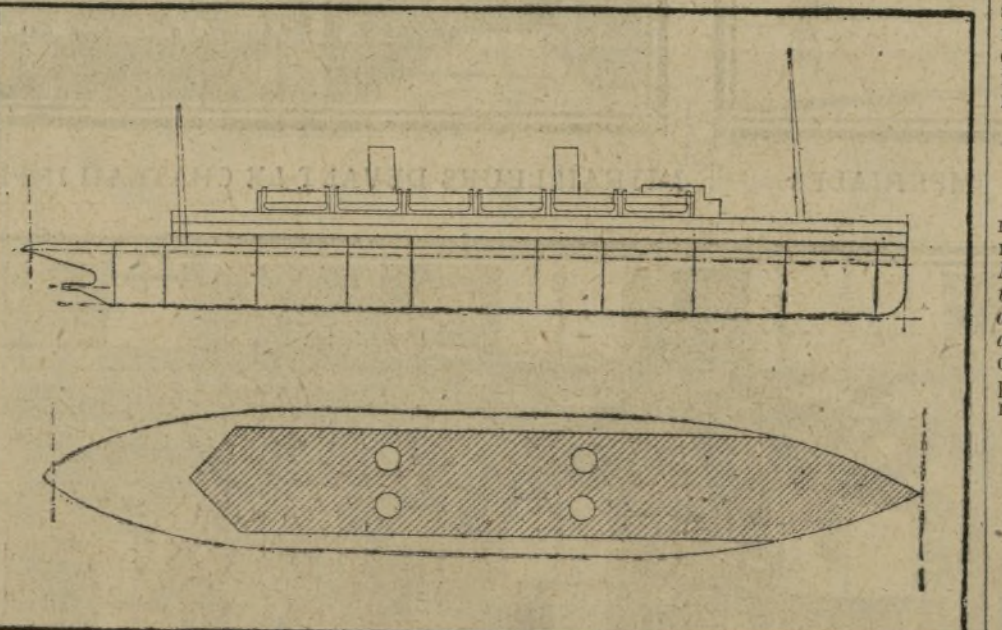
— Rien n'empêcherait une compagnie de mettre en service des bateaux de plaisance. Les touristes seraient nombreux qui entreprendraient la longue promenade à travers les merveilleux paysages des vallées du Rhône et du Rhin.

— A l'heure où la question du fret occupe dans les problèmes économiques de l'après-guerre la place que l'on sait, l'initiative hardie de M. Bertin méritait d'être signalée.

— GEORGES SAMPIERI.

Un dérivé du « Henri-IV »

Le type de navire que j'ai imaginé est dérivé du cuirassé Henri-IV, construit, naguère, sur mes plans. Il sera large, peu profond. A déplacement égal, je gagne en largeur ce que je perds en profondeur. La faiblesse de tirant d'eau qui est ainsi réalisée acquiert une valeur considérable quand il s'agit d'un bâtiment destiné à pénétrer dans les passes, dans les rades, ou dans les écluses d'entrée des bassins et, particulièrement, dans le canal de Suez, qui, creusé à 7 mètres, et approfondi depuis, ne dépasse guère, aujourd'hui, 9 mètres d'eau. Même en portant sa profondeur à 11 mètres, comme il est prévu, il devien-



PLANS, DE PROFIL ET DE FACE, DU NOUVEAU NAVIRE
1. En projection verticale : on remarquera que la base de la carène n'est plus arrondie, mais plate. — 2. En position horizontale : montrant le pont du navire, sa superstructure ou mâture, et ses plages basses sur l'arrière et sur les faces latérales (espace en blanc).

M. DEFRANCE HAUT COMMISSAIRE FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE

Nous avons annoncé que M. de Margerie, directeur des affaires politiques au Quai d'Orsay, était nommé ambassadeur de France à Bruxelles, en remplacement de M. DeFrance, qui est appelé à remplir les fonctions de haut commissaire de la République française à Constantinople.

En quittant leurs postes, ces deux diplomates seront promus dans l'ordre de la Légion d'honneur. M. de Margerie sera nommé grand officier, et M. DeFrance commandeur.

La mission confiée à M. DeFrance est d'une importance exceptionnelle. Une haute personnalité du monde diplomatique nous déclarait hier qu'on ne trouverait dans les annales du ministère des Affaires étrangères aucune fonction équivalente à celle dont notre ancien ministre au Caire vient d'être revêtu.

M. DeFrance, à Constantinople, sera plus

qu'un ambassadeur. Il est chargé de centraliser et de coordonner toute la politique française en Orient. Nos autorités militaires seront à sa disposition pour l'exécution de ses ordres.

Ces pouvoirs étendus signifient que la dissolution au moins partielle de l'Empire ottoman est envisagée. On sait qu'un commissaire français pour la Syrie, M. Picot, est déjà en fonctions à Beyrouth.

Ajoutons que, parmi les instructions qu'il emporte à Constantinople, le haut commissaire a pour mission de déclarer à la Porte que la France ne reconnaît pas l'abolition unilatérale des Capitulations décrétées pendant la guerre par le gouvernement jeune-turc. C'est donc le signe que, si l'Empire ottoman est amputé, il subsistera pourtant une Turquie où la France entend maintenir ses droits traditionnels.

LA CRUE A PARIS

LA SEINE A BAISSÉ DE 12 CENTIMÈTRES

Hier matin, elle atteignait 6 m. 11 à l'échelle d'Austerlitz et après 7 heures, le niveau commençait à descendre.

Les services de l'inspection de la navigation avaient prévu que le maximum de la crue se produirait hier. Cette prévision s'est réalisée. Le maximum avait été évalué à 6 m. 10. Hier matin, la Seine atteignait 6 m. 11 à l'échelle d'Austerlitz, et, tout de suite après 7 heures, le niveau commençait à baisser. Dix heures plus tard, à 5 heures du soir, on constatait déjà 12 centimètres de moins à la même échelle.

Dans la Haute-Seine, la baisse du niveau a été constatée partout : à Montreuil, elle atteignait 37 centimètres, le niveau étant à 3 m. 59 ; à Varennes, 21 centimètres de diminution sur la veille, le niveau à 5 m. 05 ; à Melun, on notait 4 m. 45, soit 25 centimètres de diminution, et à Corbeil 3 m. 89, soit encore une baisse de 6 centimètres.

A Port-à-l'Anglais, par contre, le flot que nous signalions hier en amont produisit une légère hausse de 5 centimètres, le niveau atteignant 7 m. 83.

Une baisse de 12 centimètres faisait descendre, en même temps, la Marne à 4 mètres, ce qui porte la baisse de Charente à 23 centimètres en deux jours.

Cette baisse générale en amont va produire, lorsque les deux flots passeront dans Paris, une baisse importante qui continuera régulièrement, à moins de fortes pluies.

Les cotes, hier matin, dans Paris n'atteignaient, à 7 heures, que 6 m. 11 à Austerlitz, en augmentation de 7 centimètres sur la veille ; 5 m. 95 à la Tournelle, soit 7 centimètres de plus, et 6 m. 99 au pont Royal, soit une hausse de 9 centimètres.

Les infiltrations ont contrarié le fonctionnement des usines de distribution d'électricité qui fournissent la lumière à plusieurs quartiers de Paris : c'est ainsi que, dans le sixième arrondissement, la conférence qui devait avoir lieu à la Ligue de l'Enseignement a dû être remise, la salle étant plongée dans l'obscurité.

Avenue Rapp et à l'angle de la rue de Courty et du boulevard Saint-Germain, les caves ont été envahies par l'eau.

A la station du Métropolitain Invalides, une voie d'eau qui s'était produite avait disparu à 10 heures.

Rue Leblanc, on continue d'épuiser l'eau, qui atteint 60 centimètres sur la chaussée, devant les immeubles portant les numéros 29, 31 et 33.

EN BANLIEUE

En général, la banlieue a eu beaucoup plus à souffrir de la crue que Paris. Un grand nombre de rivières ont dû être évacuées, notamment à Ivry-Port, Charenton-le-Pont, Maisons-Alfort, Saint-Maurice. De nombreuses maisons ont été inondées.

En aval, les dégâts sont également considérables : à Neuilly, à l'île de la Jatte, à Villeneuve-la-Garenne, à Gennevilliers, à Argenteuil, dans les quartiers bas de Boulogne et de Suresnes, où les boulangers ont dû fermer ; au Bois de Boulogne, où la pelouse de Longchamp est inondée ; à Asnières, à Courbevoie, à Nanterre, à Saint-Ouen, à l'île Saint-Denis.

LE RAVITAILLEMENT GÉNÉRAL

Le pain a manqué

La perturbation causée dans le ravitaillement de Paris par la crue de la Seine s'est nettement fait sentir dans l'arrivée des farines. Elle a été insuffisante au point que plusieurs boulangeries ont dû fermer leurs portes et que, dans beaucoup de quartiers, le pain a manqué dès l'après-midi. Enfin, dans les boulangeries du quai d'Orsay à l'École militaire, le travail ayant cessé par suite de l'inondation des caves, le pain a manqué complètement.

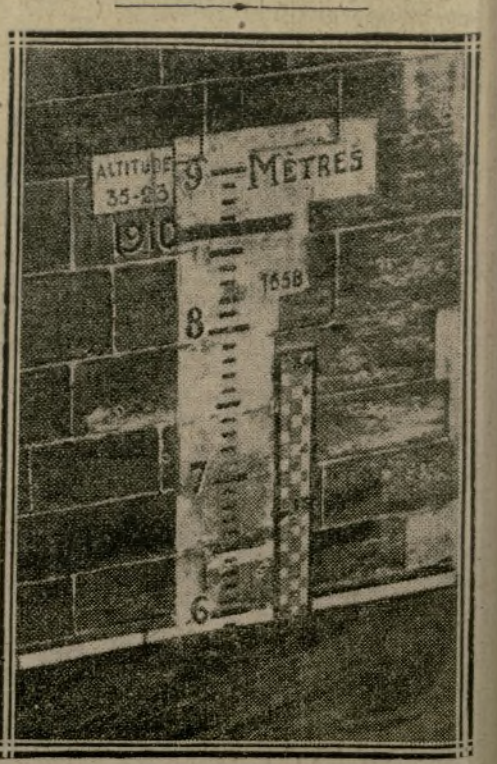
Le ministère du Ravitaillement communique, à ce propos, la note suivante, qui est de nature à rassurer la population :

« Quelques boulangers ayant leur fournil au sous-sol et ayant dû cesser leur travail en raison de l'infiltration d'eau, leurs clients se sont adressés à des boulangers mieux placés. En présence de ces déplacements de clientèle, quelques personnes ont, à tort, pensé qu'il y avait des pénuries de farine. Il n'en est rien. Les boulangers reçoivent d'ailleurs immédiatement toute la farine supplémentaire qu'exigent ces demandes exceptionnelles.

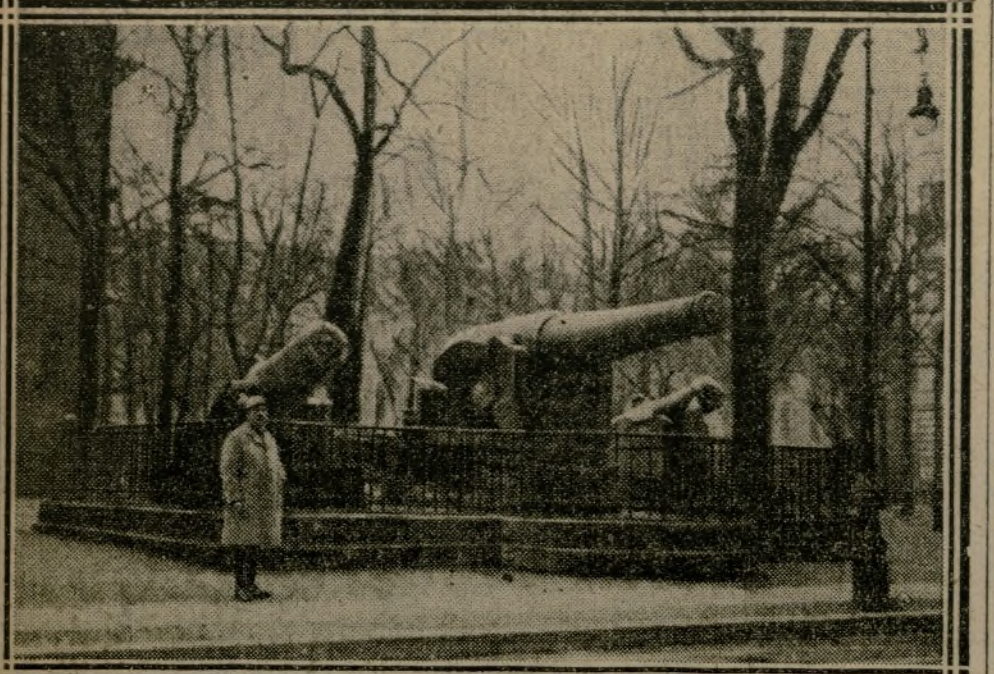
Mais à partir du 1^{er} février

nous aurons 400 grammes par jour

« La situation générale des farines et céréales panifiables est de nature à n'inspirer aucune inquiétude. C'est ainsi que M. Victor Boret se propose de porter, à partir du 1^{er} février, à 400 grammes la part des consommateurs ne jouissant encore que de 300 grammes. Les vieillards, les enfants des écoles, les petits fonctionnaires ou employés verront ainsi leur situation améliorée considérablement. »



L'ÉTAGE DU PONT DE LA TOURNELLE Photographie prise hier à midi. Douze heures plus tôt, la Seine, actuellement en baisse, était montée jusqu'en haut de la ligne blanche. On distingue nettement les points où atteignent les crues de 1858 et de janvier 1910.



UN SOLDAT FRANÇAIS DEVANT LES « CANONS DE MONTMARTRE » DE 1871 EXPOSÉS A BERLIN DANS LE SQUARE DE LA CASERNE DE LA GARDE (Photographie prise par l'envoyé spécial d'« Excelsior »).

